

LE MAUVAIS  
PLAISANT,

OU

LE DROLE DE CORPS,  
OPERA-COMIQUE,  
EN UN ACTE.

Par Monsieur V A D É.,

8° P. O. Gall.

Vade!

25362



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue St. Jacques ;  
au-dessous de la Fontaine St. Benoît,  
au Temple du Goût.

---

M. DCC. LXI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



# A C T E U R S.

CEPHISE, *mere de Sophie.*

SOPHIE.

M. GROSSEL, *frere de Cephise.*

PLAISANTIN, }  
LEANDRE, } *Amans de Sophie.*

M. PRESSANT, *Créancier de M. Grossel.*

*La Scène est à Paris dans la Maison de  
M. Grossel.*



LE MAUVAIS  
PLAISANT,  
OU  
LE DROLE DE CORPS,  
OPERA-COMIQUE.

Thyrische  
Staats-  
Bibliothek  
München

---

SCENE PREMIERE.

CEPHISE, GROSSEL.

GROSSEL, *riant avec éclat.*

H ! ah ! ah ! hé bien ! ma sœur.

CEPHISE *d'un air froid.*

Hé bien ! mon frere.

GROSSEL *d'un ton de bonne humeur.*

Convenez que Sophie votre fille n'aura pas le  
tems de s'ennuyer avec Plaisantin son futur , car  
parbleu , c'est un drôle de corps.

CEPHISE.

Ah ! fort drôle : est-ce parce qu'il est familier  
jusqu'à l'impertinence , & qu'il joue éternellement  
sur le mot ?

GROSSEL.

Et sur quoi donc voulez-vous qu'il joue , puis-  
que c'est son caractère ?

## *Le Mauvais Plaisant ,*

Air : *Mais à cette Table.*

La gaité l'inspire.  
Le mot pour rire  
Se trouve toujours  
Encadré dans ses discours,  
Votre froid Leandre ,  
Tristement tendre ,  
Ne feroit pas mal  
D'imiter son rival ;  
Moi-même j'envie  
Son fort.

**CEPHISE ;**

Hé ! bien :

Moi , je ne vois rien  
De si plat dans la vie.

**GROSSEL.**

Oh ! vous voilà toujours avec votre humeur.

**CEPHISE.**

Air : *Non , je ne ferois pas.*

Non , je n'ai point , mon frere , un caractere sombre ;  
Mais je sçais distinguer l'esprit d'avec son ombre ,  
Et votre Plaisantin me prouve clairement  
Que tout drôle de corps n'est qu'un mauvais plaisant.

**GROSSEL.**

Hé ! que m'importe à moi qu'il soit bon ou mauvais ,  
pourvu qu'il m'amuse.

Air : *Jardinier ne vois-tu pas ?*

Les gens au ton affecté  
N'ont pas sur moi d'empire,  
Toujours leur air aprêté  
Consulte leur dignité ,  
Pour rire , pour rire , pour rire.

Qu'ils aillent au diable : moi j'aime les rieurs ,  
ce sont de bonnes gens , entendez-vous ? malheur  
à qui ne rit pas.

**CEPHISE.**

Encore faut-il en avoir sujet ; mais

Air : *De tous les Capucins du monde,*

Rire de choses pitoyables !

GROSSEL.

Ah ! vraiment vous & vos semblables  
Vous avez toujours très-grands soins  
De n'être contents d'aucuns stiles.  
Ceux qui s'y connoissent le moins ,  
Sont toujours les plus difficiles.

Air : *Un Cordelier.*

Vous me donnez un joli ridicule.

GROSSEL.

Partout il circule ,  
Oui , morbleu , par tout  
On porte le dégoût.  
Voit-on éclore un ouvrage passable...  
Il est détestable.  
Par vous le talent  
Périt même en naissant.

CEPHISE.

Vous me rendez bien peu de justice , j'aime le  
mérite réel ; mais qu'a de commun , je vous prie ,  
le talent avec Monsieur Plaissantin ?

GROSSEL.

Il en a. Oui , il en a , vous dis-je , & indépen-  
damment de ce qu'il est tout uni & sans façon  
comme moi.

Air : *Allons donc , jouez violons*

C'est que l'amitié qui nous lie  
M'est d'une ressource infinie ,  
C'est-à-dire , pour le moment.  
Vous sçavez , malgré ma richesse ,  
Que très-vivement on me presse ,  
Pour un certain remboursement ;  
Et comme je n'ai point d'argent ,  
Plaissantin fera ma ressource ,  
Je pourrai puiser dans sa bourse.

CEPHISE *ironiquement.*

Oh ! je le crois fort obligant.

GROSSEL.

Vous le croyez en enrageant.

Votre inutile Leandre seroit-il capable de ces  
procédés-là ?

*Le Mauvais Plaisant ,*

CEPHISE.

Si vous le connoissiez mieux....

GROSSEL.

Lui ! il n'est bon à rien qu'à languir , à soupirer.

CEPHISE.

C'est qu'il aime véritablement.

GROSSEL.

*Air : Tomber dedans.*

Ce Leandre voudroit en vain

Prétendre à la main de Sophie ,

CEPHISE.

Mais tel est pourtant mon dessein.

GROSSEL.

Oh ! parbleu , je vous en défie ;

CEPHISE.

Elle est ma fille.

GROSSEL.

On le sçait bien !

Vous pouvez former ce lien ,

Ce doux lien ,

Ce beau lien ;

Mais ne comptez pas sur mon bien.

L'autre est mon ami ; j'aime sa maniere d'agir ,  
son genre d'esprit me convient.

CEPHISE.

Non , mon frere , il ne vous convient pas.

GROSSEL.

Ventrebleu , je sçais mieux ce qu'il me faut que  
vous.

CEPHISE.

*Air : D'Epicure.*

L'emportement qui vous inspire

Récompense mal ma douceur ,

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.

GROSSEL.

Hé ! bien , voyons , ma douce sœur.

CEPHISE.

Ce genre qu'entre nous je blâme ,

De chez vous devroit se banir.

*Opéra Comique.*

Le seul bon goût enchante l'ame ;

Et le mauvais la fait rougir.

GROSSEL.

Ah ! Diable ! de la métaphisique du marais !  
mais , mais vous êtes fort douce en effet ; sçavez-  
vous que j'aimerois autant que l'on me dit des  
injures que de m'entendre dire que je n'ai point  
de goût.

CEPHISE.

*Air : Je suis Philosophe moi.*

Vous en avez , mon frere , & plus qu'un autre.

GROSSEL.

Chacun en a pour soi :

Vous aimez l'un & moi j'aimerai l'autre ;

Là-dessus point de loi.

CEPHISE.

Ah ! volontiers.

GROSSEL.

Prêtez-vous , je me prête.

---

*S C E N E I I.*

CEPHISE , GROSSEL , PLAISANTIN.

PLAISANTIN *acheve l'air en sautant dès le fond du  
Théâtre.*

J'Aime la Fillette ,  
Moi ,  
J'aime la Fillette.

GROSSEL.

Ah ! le voici , je respire , je suis dans mon élé-  
ment avec lui.

CEPHISE.

Qu'ils sont bien ensemble !

PLAISANTIN.

Te voilà pere Grossel , où diable te foures-tu  
donc ? Je t'ai cherché partout jusques dans l'écurie.

8 *Le Mauvais Plaisant ;*

GROSSEL *riant.*

Et tu ne m'y as pas trouvé, n'est-ce pas ?

PLAISANTIN.

Hé ! bien, la petite mere Cephise, comment la joye ?

CEPHISE *froidement & baillant.*

Ah ! fort bien, Monsieur.

PLAISANTIN.

Comment donc morbleu, vous voilà belle comme Cybele.

GROSSEL *en souriant.*

Comme Cybele.

CEPHISE.

Air : *Recevez donc ce beau bouquet.*

C'est me complimenter au mieux ;

Vous y mettez de la noblesse.

PLAISANTIN.

Cybele étoit mere des Dieux ;

Et vous l'êtes d'une Déesse,

Par conséquent vous sentez fort ;

Que Sophie étant votre Fille,

Et vous ressemblant sans effort,

Auroit tort.

De n'être pas gentille.

GROSSEL.

Ah ! ah ! comme il tourne les moindres choses !

CEPHISE *ironiquement.*

Oui, cela est fort beau.

PLAISANTIN.

Qu'est-ce que vous parlez là de Corbeau (*Il rit.*)

Sçais-tu-bien que ta sœur est plaisante.

GROSSEL *riant.*

Oh ! tout-à-fait.

CEPHISE.

Air : *De Catinat.*

De ce talent, Monsieur, vous me faites présent.

PLAISANTIN.

Ni présent, ni passé, Madame, assurément.

GROSSEL *riant.*

Ah ! ah ! ah !

CEPHISE.

*Opéra-Comique.*

CEPHISE.

Ayez donc la bonté de me parler plus clair.

PLAISANTIN.

Quoi ? Clerc de Procureur !

GROSSEL *éclatant de rire.*

Mais finis donc , mon cher.

Le diable t'emporte. Tu veux donc me faire étouffer.

CEPHISE *à part.*

Quel homme !

GROSSEL *à Céphise.*

*Air : Du Précepteur d'Amour.*

Quoi , vous ne riez point !

CEPHISE.

Hélas !

J'ai tort de ne point sçavoir rire.

*désigneusement.*

Et puis d'ailleurs on ne rit pas

D'une chose que l'on admire.

Je suis sans doute l'amusement en m'éloignant de Monsieur , j'en ai bien du regret. Mais une affaire m'apelle.

PLAISANTIN.

Une affaire vous apelle ? Elle vous a donc appelée bien bas ; car je ne l'ai pas entendue.

*Céphise hausse les épaules & veut sortir.*

GROSSEL *content.*

*Air : Menuet de Grandval.*

Toujours chez lui l'esprit travaille.

*Arrêtant Céphise.*

Mais...

CEPHISE.

Vous me retenez en vain.

*Elle sort.*

PLAISANTIN.

Hé bon , laisse-la partir.

Car il vaut mieux qu'elle s'en aille

Qu'une bonne pièce de vin.

B

## SCÈNE III.

GROSSEL, PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

**E**lle est un peu bête, ta sœur.

GROSSEL.

Il s'en faut de beaucoup. Elle a seulement l'esprit sérieux.

PLAISANTIN.

Et mais, c'est tout de même.

GROSSEL.

Comment tout de même !

PLAISANTIN.

Oui, excepté que c'est différent.

GROSSEL.

Ah ! bon ! laissons ce point. Au reste...

PLAISANTIN.

Oreste ! ah ! volontiers, Pylade, mais à condition qu'au lieu de mourir, nous vivrons l'un pour l'autre.

GROSSEL.

Où diable va-t-il chercher tout cela ? Mais parlons un peu raison.

PLAISANTIN.

Oh, volontiers, moi, oui, parlons raison.

GROSSEL.

*Air : C'est-là ce qui m'étonne.*

Oh ! ça, mon cher, de toi je fais grand cas.

Et tu sçais que j'ai grande envie

De te faire épouser Sophie.

PLAISANTIN.

Cela ne me surprend pas.

GROSSEL.

Oui, mais ma sœur, du moins je le soupçonne ;

Elle qui doit me ménager,

Prétend, pour me faire enrager ;  
Avec Leandre l'engager.

PLAISANTIN.

Voilà ce qui m'étonne.

L'engager !

GROSSEL.

Oui, la marier avec lui.

PLAISANTIN.

Air : *Le Seigneur turc a raison.*

Ceci devient sérieux ,

Ce récit m'enflamme :

Qui ? lui ! seroit à mes yeux

L'objet des vœux de son ame !

Ah ! si Leandre l'osoit ,

Si jamais il l'épousoit....

Elle seroit sa femme.

GROSSEL.

Hé ! mais sans doute : venons pourtant au fait ;  
tu aimes ma Nièce.

PLAISANTIN.

A peu près comme tu aimes l'argent.

GROSSEL.

Tu ne l'aimerois donc guères , car je ne suis  
pas intéressé.

PLAISANTIN.

Parbleu , je le crois bien ; car il n'y a plus de  
Sous-Fermes.

GROSSEL *d'un air content.*

Diable de fou , va , tu ne changeras jamais....  
& tant mieux. A propos d'intérêt.

Air : *Reçois dans ton galéas.*

Deux mille cinq cens Louis

Ne font pas chose frivole ;

Tu me les a bien promis ,

Et je compte sur ta parole ,

J'ai d'excellens effets en main.

PLAISANTIN.

Oh , nous verrons cela demain.

GROSSEL.

Mais si la personne à qui je les dois revenoit encore aujourd'hui ?

PLAISANTIN.

Ne t'embarrasse pas , on trouvera à qui parler.

GROSSEL.

Air : *Du Precepteur d'Amour.*

Viens , passons dans mon cabinet ,

Tu verras , si tu le désire ,

L'état de mon bien clair &amp; net .

PLAISANTIN.

Mais à ton tour tu me fais rire.

On ne risque rien entre amis. Je t'assure que je ne risquerai pas un fol avec toi.

GROSSEL.

Viens toujours , quand ce ne seroit que pour parler plus à notre aise des clauses de ton mariage.

PLAISANTIN.

Allons , cela m'amusera beaucoup , car le stile des clauses est fort gai ordinairement. Il commence toujours par , *Pardevant...* & finit par *& cætera.*

*Il prend Grosset sous le bras , & le lutine en s'en allant.*

Air : *Eh ! Madame , qu'attendez-vous ?*

Finissez donc ,

Monsieur Damon ,

Ça m'étonne ,

Ça m'chifonne.

Finissez donc ,

Monsieur Damon ,

Vous me dépoudrez tout mon chignon.

Ta , la , la , la , &amp;c.

*( Ils sortent. )*

## SCENE IV.

CEPHISE, SOPHIE.

CEPHISE.

*Air : Dieu des Amans.*

**D**E bonne foi  
Ici parlez moi ;  
C'est ma tendresse qui vous en prie.  
Pour votre bien ,  
Je n'omettrai rien ,  
Choisissezvous-même un doux lien.

SOPHIE.

Le bonheur de ma vie ;  
Oui , mon vrai plaisir  
Est de vous obéir ,  
Et je n'ai d'autre envie  
Que de remplir  
Votre desir.

CEPHISE.

C'est par-là que vous méritez  
Mes soins & mes justes bontés.  
Vous m'êtes trop soumise en tout ,  
Pour que je m'opose à votre goût.  
Non , ma chere Sophie ,  
Mon cœur sur ce point  
Ne vous contraindra point.  
Le doux titre d'amie  
Pour vous au nom de mere se joint.  
Depuis long-tems que Léandre & Plaisantin vien-  
nent ici , lequel , ma fille avez-vous remarqué être  
digne de recevoir votre main ?

SOPHIE.

*Air : Bouchez , Nnyades , vos Fontaines.*

Puisque vous permettez , Madame ,  
Que je vous dévoile mon ame ,  
Plaisantin ne me déplaît pas :

*Le Mauvais Plaisant ,*

Mais au fond Leandre m'engage :

L'un me fait rire , mais hélas !

J'estime l'autre davantage.

Ce dernier a contre lui à la vérité un esprit de  
désiance & d'inquiétude qui m'excède quelquefois.

CEPHISE.

Je vous reconnois bien à ce discernement , il  
fait honneur à votre éducation.

SOPHIE.

*Air : Dans un cœur paternel.*

Avec sincérité,

S'exprime Leandre ;

Mais il joint à l'air tendre

Trop de timidité.

CEPHISE.

L'autre soutient un rôle ;

Que fuit un noble feu ;

Lorsque l'on est si drôle ;

On aime peu.

SOPHIE.

Oui , mais quelquefois on divertit.

CEPHISE.

Que dites-vous là , ma fille ? ah ! j'en appelle à  
votre goût.

*Air : Dans un songe flatteur.*

C'est au seul sentiment

Que l'on peut connoître un amant :

Lui seul doit décider ;

Ah ! qu'il est doux de céder ,

Quand le cœur

Peut sans rougir nommer un vainqueur.

SOPHIE.

D'accord , mais en est-ce assez ?

## SCENE V.

CEPHISE, SOPHIE, LEANDRE:

CEPHISE.

*Suite de l'air précédent.*

**A** H ! Léandre , paroissez ,  
 Entre vos mains je remets  
 Ma cause & vos intérêts.

LEANDRE.

Ah ! Madame , sans vous ,  
 Je perdrais l'espoir le plus doux ;  
 Mon Rival dangereux  
 Sçait amuser ; qu'il est heureux !

SOPHIE.

Quoi ! toujours  
 Me tiendrez-vous les mêmes discours ?

LEANDRE.

On se plaint ,  
 Quand on craint.

SOPHIE.

Mais craint-on  
 Sans raison ?

LEANDRE.

Oui , oui.

SOPHIE.

Vous m'offensez.

LEANDRE.

Hé bien , non , non.

Belle Sophie , hélas !

Siles appas

Peuvent rendre tranquille ;

Vous en avez mille ,

Et c'est pourquoi vous ne craignez pas :

Ah ! que n'ai-je de même

Cet air charmant !

*Le Mauvais Plaisant,*

Je l'aurois , si l'amour extrême  
Embellissoit l'amant.

SOPHIE *impatiente.*

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

De quoi vous plaignez-vous ?

On vous trouve fort aimable.

CEPHISE.

Choisis un ton plus doux.

SOPHIE.

Monseigneur est si jaloux ,

Qu'à ses yeux on est coupable

Si l'on ne prend du souci :

Je ne suis point capable

De m'attrister ainsi.

CEPHISE.

Mais, ma fille.

SOPHIE.

Madame , puis-je mieux lui parler ?

LEANDRE.

Air : *Vous êtes irrité.*

Oui , oui , vous le pouvez ,

Et vous sçavez....

SOPHIE.

Quoi ? voyons , je vous prie.

LEANDRE.

Que votre cœur généreux.

Pourroit d'un malheureux

Adoucir la vie.

SOPHIE.

Pour vous satisfaire ,

Que faut-il donc faire ?

*à part.*

Quel homme , grand Dieux !

CEPHISE.

Parle lui doucement.

SOPHIE.

Mais , Maman ,

Puis-je mieux lui dire ?

LEANDRE

LEANDRE.

Un seul mot suffiroit ,  
Calmeroit  
Mon cruel martyre.

CEPHIS

Ne refuse pas

Ce seul mot.

LEANDRE.

Hélas !

Cela vous seroit facile.

SOPHIE.

Moi , je suis docile ,  
Et j'en dirois mille ;

*à part.*

Dieux ! quel embarras !

LEANDRE.

Daignez donc m'apprendre  
Le sort du cœur le plus tendre ;  
Mes vœux sont-ils acceptés ?  
Hélas ! vous m'écoutez ,  
Je le vois , sans m'entendre.

SOPHIE.

Mais je vous écoute.

LEANDRE.

Ah ! c'est malgré vous sans doute ;  
Cet instant vous coute ;  
Et même il ajoute  
A vos cruautés.

SOPHIE *avec dépit.*

Monseigneur , permettez  
Que je vous cede la partie.

LEANDRE *la retenant.*

Ma chere Sophie.

CEPHISE.

Mais quelle folie !

Ma fille , restez.

SOPHIE.

Mais c'est un tourment  
Qu'un pareil amant.

C

LEANDRE.

Vous connoissez peu le tendre attachement :  
loin de me confondre ,  
Vous pourriez répondre.

SOPHIE.

Voyons donc comment ?

LEANDRE.

Je vous aime :

Prononcez de même.

SOPHIE.

Mais cet aveu sied-il bien ?

CEPHISE.

Oh ! tu le peux.

SOPHIE *un peu froidement.*

Hé ! bien ,

Je vous aime.

LEANDRE.

M'aimez-vous de même ;

Car je crains.

SOPHIE.

Oh ! pour le coup

Ce ton craintif me déplaît beaucoup :

C'est vrai , il m'impatiente à la fin.

LEANDRE *d'un air pénétré.*

Je n'ai pas le bonheur d'être plaisant.

SOPHIE.

Oh ! pour cela , non.

CEPHISE.

Mais , Leandre , votre inquiétude est  
aussi trop forte.

LEANDRE.

Madame , j'en suis plus à plaindre.

## SCÈNE VI.

CEPHISE, SOPHIE, LEANDRE:  
PLAISANTIN.

PLAISANTIN.

**P** Arbleu, on étouffe dans son cabinet;  
oh! ma foi, qu'il y reste.

Adieu donc, Dame Frçoïse,  
pour qui j'ai tant soupiré.

LEANDRE.

Mademoiselle, voilà de quoi vous disputer. Je  
crois devoir ne pas interrompre vos plaisirs.

SOPHIE.

Encore! restez, Monsieur.

LEANDRE.

Allons.

PLAISANTIN.

Je suis fort aise de vous rencontrer tous, Hé!  
bien, de quoi parlez-vous là? d'affaire? J'en suis  
ravi; car moi, j'aime les affaires, surtout quand  
elles sont faites.

AIR: *La quille domdaine.*

*à Sophie:*

Vous voilà donc, ma belle Enfant,

J'aime en vous cet air triomphant.

*Folâtrant avec elle.*

Elle est ma foi leste.

CEPHISE.

Monsieur point de geste.

PLAISANTIN *à la mere.*

Belle Maman.

CEPHISE *d'un air sec.*

Ah! finissons.

PLAISANTIN.

Peste,

Le ton est cru;

*Le Mauvais Plaisant,*à *Leandre.*

Toi, l'eusses-tu cru.

Hé ! bien, le beau Léandre, es-tu toujours jovial ?

SOPHIE *souriant.*

Ah ! toujours.

CEPHISE.

AIR : *Allons gai.*

Y. pensez-vous, ma fille ?

PLAISANTIN *prenant les mains de Cephise,*

Pourquoi cet air tranfi ?

En Mere de famille

Donnez l'exemple ici.

Allons gai d'un air gai, &amp;c.

CEPHISE *voulant retirer ses mains.*

Mais, Monsieur, vous prenez bien des libertés.

PLAISANTIN.

Moi, point du tout ; ce sont vos mains que je prends.

SOPHIE *à Cephise.*

Ah ! Maman, vous riez vous-même !

CEPHISE.

C'est de pitié.

PLAISANTIN *à Leandre.*Air : *Navon dormoit.*

Tu ne ne dis rien.

LEANDRE.

Oh, je n'ai rien à dire ;

Votre entretien

Paroît ici suffire.

PLAISANTIN.

Oui, tu le prends ainsi ?

Tant pis : tant pis ,

Tant pis pour toi, mon pauvre Ami.

Tu n'est pas de l'humeur de l'Original qui m'écrit sans m'avoir jamais vû. Il faut que je vous montre sa Lettre.

CEPHISE.

Non, nous ne sommes point curieuses.

PLAISANTIN.

Quel conte ! . . . . . A la voici.

( *Il lit.* )

» Monsieur & cher Ami, quoique je n'aye pas  
 » l'honneur de vous connoître, je suis inquiet de  
 » l'état de vos nouvelles. C'est pourquoi je vous  
 » prie d'accepter sans façon un repas de cérémo-  
 » nie. Je me ferai un plaisir de vous régaler à pic-  
 » nic, pour ne pas avoir un air de prétention.  
 » Nous serons à la vérité plusieurs dans le nombre ;  
 » mais quand il y a à manger pous fix, il y en a  
 » toujours pour trois. je suis avec soumission & sans  
 » vous commander, Monsieur, votre très-hum-  
 » ble serviteur DROLICHON, Auteur badin sui-  
 » vant la Cour.

SOPHIE *riant.*

Ah ! ah ! ah ! quelle extravagance !

PLAISANTIN à Léander.

Oh ! j'irai.

*Air : Le Seigneur Turc a raison.*

Ainsi, mon Cher, pour bannir

Ta mélancolie,

Il faut avec moi venir

Faire quelque bonne orgie.

LEANDRE.

Je crains de ne le pouvoir,

Car moi, je me borne à voir

La bonne Compagnie.

PLAISANTIN.

Qu'entends-tu par la bonne Compagnie ?

LEANDRE.

Ces Dames vous en instruiront mieux que moi ;  
 ce sont elles qui m'ont appris à la connoître.

PLAISANTIN.

Tu est bien tombé. Eh ! bien, mon petit Bil-  
 boquet d'yvoire, contez-nous un peu cela.

SOPHIE.

*Air : Tout consiste dans la maniere.*

Les mœurs, le goût, la complaisance,

*Le Mauvais Plaisant,*

Forment toujours son élément :

L'esprit de douceur s'y nuance

D'agrément ;

On y puise dans la décence

L'enjouement.

PLAISANTIN.

Diab! cela doit être facétieux. Et vous la Mere Maman, ne donnerez-vous pas aussi un petit coup de crayon? car quand on est bonne compagne, on est au fait de la bonne Compagnie.

CEPHISE.

Je crois qu'il le faut pour le bien de la Société.

PLAISANTIN.

Voyons, voyons, voyons.

CEPHISE.

Air : *Vous boudez.*

Bien penser,

S'énoncer

d'un air libre ;

Mais sans trop de liberté,

Et de l'égalité

Conserver l'équilibre ;

Obliger

Sans songer

Qu'on oblige,

Immoler sa volonté,

Quand la Société

L'exige.

Se prêter, quand on raisonne,

Aux raisons que l'on nous donne,

Faisant voir

Leur pouvoir

Sur les nôtres :

On a de l'esprit, on plaît,

Dès que l'on satisfait

Les autres.

Possédant

Le talent

D'être aimable ;

Joindre à ces variétés  
 Les belles qualités,  
 Pour paroître estimable ;  
 Amuser ,  
 Sans ufer  
 D'Epigrame ;  
 Tel qui rit d'un trait lancé ;  
 En est toujours blessé  
 Dans l'ame.

PLAISANTIN à Sophie.

Pas mal, pas mal, c'est assez là mon Porterait.  
 (à Céphise) Il faut que vous me sçachiez par cœur  
 pour avoir fait ce détail-là

LEANDRE.

Oui, il est bien ressemblant.

PLAISANTIN.

Et vous appelez donc cela la bonne Compagnie ?

SOPHIE.

A peu près.

PLAISANTIN.

Oh, j'en sçais une au-dessus de celle-là, moi.

CEPHISE.

Et quelle est-elle ; je vous prie ?

PLAISANTIN.

Tenez je ne connois pas de meilleure Compagnie , que la Compagnie des Indes.

SOPHIE rit.

Ah, ah, ah ! quel calambour !

LEANDRE outré.

Ah, c'est fort plaisant !

PLAISANTIN en luttinant Sophie.

Air : Adieu donc, Dame Françoise.

Hé ! bien ma petite Reine,

Comment va le petit cœur ?

Je suis votre serviteur,

Vous êtes ma Souveraine ;

Souveraine de mon cœur,

Souveraine, & moi serviteur ;

*Le Mauvais Plaisant ,*

Serviteur , vous Souveraine ,  
Souveraine , & moi serviteur.

SOPHIE *riant.*

Qu'il est drôle !

LEANDRE *à Sophie.*

Oh ! oui , riez.

PLAISANTIN.

Hé bien , ma Belle-mere quasi , comment trou-  
vez-vous cela ?

CEPHISE.

Extrêmement galant. Je ne sçais pas comment  
on feroit pour resister à des rimes si délicatement  
redoublées.

PLAISANTIN.

Moi , j'en fais de toutes façons. J'en ai fîlit une  
hier pour ce fripon de minois-là : (*à Léandre*)  
tien , écoute.

LEANDRE.

Oh ! laissez-moi , Monsieur.

CEPHISE.

Nous l'entendrons une autre fois.

SOPHIE.

Ah ! Madame , voyons.

LEANDRE *à Sophie.*

Que vous êtes cruelle !

SOPHIE.

Et vous , bien extraordinaire.

PLAISANTIN.

Ecoutez-vous , oui , ou non ?

SOPHIE.

Oui , oui , oui.

PLAISANTIN.

Hem , hem , hèm , ut , re , mi , fa , sol , la , si ,  
ut. Ut , si , la , sol , fa , mi , re , ut , ut , ut. Vous  
voyez que je sçais la Musique sans oublier une  
note.

*à Sophie.*

Air : *L'autre jour dans un bocage.*

Si j'étois sûr de te plaire ,

Tu

Tu verrois comment je m'y prends  
 Pour charmer ;  
 Tu m'entendrois toujours dire ,  
 Que je t'aime on ne peut pas plus ;  
 J'aurois dans une bergamotte  
 Des bonbons & puis des pastilles ;  
 J'aurois grand soin  
 De t'en offrir ,  
 D'un air à te fendre le cœur ;  
 Et puis toi qui serois tendre ,  
 Sans faire semblant de rien ,  
 Tu me glisserois dans ma poche ;  
 Un billet doux ,  
 Par lequel j'a-  
 Prendrois que tu  
 M'aime à faire trembler.

Voilà ce que les Anglais appellent des vers  
 blancs ; par ma foi , je ferois des vers bleus pour  
 elle , moi , s'il en falloit.

SOPHIE *riant.*

Quel crâne ;

LEANDRE.

Air : *Du Précepteur d'Amour.*  
 C'est trop souffrir des deux côtés ;  
 Et pour que mon tourment varie ,  
 Ingrate , exprès vous | vous prêtez  
 A la fausse plaisanterie

CEPHISE.

Je ne te conçois pas non-plus.

## S C E N E V I I.

CEPHISE , PLAISANTIN , LEANDRE ,  
 SOPHIE , PRESSANT.

PRESSANT.

Air : *Par-là , c'est m'affermir encore.*

**M**E faire courir de la sorte ,  
 Parbleu , celui-là n'est pas mal ;  
 Il payera , le Diable m'emporte.

D

*Le Mauvais Plaisant ,*

PLAISANTIN.

Cet homme a l'air un peu brutal.

SOPHIE à Céphise.

Madame, il est fort en courroux.

CEPHISE.

Monsieur, s'il vous plaît, qu'avez-vous ?

PRESSANT.

j'ai ce que j'ai.

CEPHISE.

Mais en abrégé,

Ne peut-on sçavoir ?

PRESSANT.

Oh ! nous allons voir.

LEANDRE.

Monsieur, vous parlez à des Dames.

PRESSANT.

Morbleu, Monsieur, je le sçai bien.

Je ne viens point pour plaire aux femmes ;

Je viens pour recouvrer mon bien.

Et si l'on ne me satisfait, je fais tout saisir ici,  
& enlever même jusqu'à ces Dames.

PLAISANTIN.

Ce ne sont point des immeubles à décréter.

PRESSANT d'un air menaçant.

Que dit cet homme-ci ?

PLAISANTIN.

Cet homme-ci parle à cet homme-là.

PRESSANT, mettant la main sur la garde de son  
épée.

Oui-dà !

PLAISANTIN se retirant d'un air craintif.

C'est que je ne suis pas plaisant, moi, quand  
on le prend sur un certain ton.

LEANDRE.

Air : de tous les Capucins du monde.

Votre emportement est extrême.

PRESSANT en fureur.

Morbleu, je suis la douceur même ;

Mais je prétends qu'en ce moment

Monfieur Groffel me fatisfaffe  
Sur un certain remboursement.  
LEANDRE.

Il faut.

PRESSANT.

Là-deffus point de grace

CEPHISE.

Courons, ma fille, avertir votre oncle de cet événement.

SOPHIE *d'un air doux.*

Leandre, tâchez de l'adoucir.

*Elles sortent.*

---

S C E N E V I I I.

LEANDRE, PRESSANT, PLAISANTIN.

O H! je m'en charge, moi.

LEANDRE.

*Air: Lucas se plaint que sa femme;*  
De quel objet est la somme ?

PRESSANT:

Elle est de vingt mille écus ;  
Et je veux que l'on m'affo mme ;  
Si j'éprouvé aucun refus ,  
Je fais le Diable.

LEANDRE.

On peut traiter là-deffus  
A l'amiable.

PRESSANT.

Non pas, ventrebleu, non pas.

LEANDRE.

Ne pouvez-vous au moins patienter un quart d'heure ?

PRESSANT.

A l'égard de cela, une heure, s'il le faut ; mais dites-lui qu'il ne manque pas.

Je vous rejoins.

---

**SCENE IX.****PRESSANT, PLAISANTIN.**  
**PLAISANTIN.***Air : L'occasion fait le larron.***V**ingt mille écus ?**PRESSANT.**

Oui , vingt mille , fans doute.

**PLAISANTIN.**

D'honneur.

**PRESSANT.**

D'honneur.

**PLAISANTIN.**

Entre nous , je comprends

Que cela fait , ou bien je n'y vois goutte ,

En tout soixante mille francs.

**PRESSANT.**

Hé bien ?

**PLAISANTIN.**

Hé bien ! que vous aimeriez autant soixante mille livres.

**PRESSANT.**Oui , cela me paroît assez égal. (*à part*) Est-ce qu'il auroit envie de me les avancer ?**PLAISANTIN.***Air : Menuet de Grandval.*

Pour voir plus clair dans votre affaire ;

Pourroit-on en sçavoir le fond ?

**PRESSANT.**

L'argent fut prêté par mon pere.

**PLAISANTIN.**

Voilà comme les peres font.

De quoi diable vous avisez-vous aussi d'avoir un  
pere ?

PRESSANT.

Que veut dire ce raisonnement-là, je vous prie ?

PLAISANTIN.

Beaucoup de choses.

Air : *De Catinat.*

Car vous comprenez bien, si vous n'en aviez pas,

Que vous ne feriez point dans un tel embarras,

Et que par conséquent.

PRESSANT.

Faites-moi le plaisir

De me dire, Monsieur, où vous voulez venir.

PLAISANTIN.

Comment venir ! & mais, je suis tout venu, moi ;  
d'autant plus que non-seulement, mais encore....

PRESSANT.

Mais, mon petit Monsieur, me connoissez-vous,  
pour faire ainsi le joli cœur avec moi ?

PLAISANTIN.

J'ai connu beaucoup Monsieur votre pere.

PRESSANT.

Vous vous trompez. Mon pere sçavoit choisir ses  
connoissances.

PLAISANTIN.

C'étoit un galant homme.

PRESSANT.

Oh ! certainement.

PLAISANTIN.

N'étoit-il pas votre aîné ?

PRESSANT.

Mon aîné ! morbleu ! que signifient de pareils  
quolibets ?

PLAISANTIN.

Et mais, c'est tout simple.

Air : *Monsieur le Prévôt des Marchands.*

Qu'ainsi vous êtes son cadet.

PRESSANT.

Monsieur, finissons, s'il vous plaît. ]

*Le Mauvais Plaisant,*

L'auteur de mes jours n'a que faire  
 A cet indécent jeu de mot.  
 D'un honnête homme il est le pere ;  
 Le vôtre est le pere d'un fat.

PLAISANTIN.

(*A part.*) Ah ! ah ! Est-ce qu'il auroit aussi le  
 petit mot pour rire ? (*Haut.*) Vous êtes de Pro-  
 vince sans doute ?

PRESSANT.

Oui, pourquoi cela ?

PLAISANTIN.

Je l'aurois parié à votre décision ; vous n'aimez  
 pas l'esprit, vous autres ?

PRESSANT.

Pas celui-là.

*Air : J'écoutois de-là son caquet.*

Est-il rien de plus importun  
 Qu'un bavard qui raille sans cesse ?  
 Allez, l'esprit de cette espèce  
 Est le fléau du sens commun,

PLAISANTIN.

Commun ! Monsieur, on le voit ; a le sens com-  
 mun.

PRESSANT.

Oui, je m'en pique.

PLAISANTIN.

Et même on ne peut pas plus commun. Oh !  
 quand vous en aurez comme deux, cela sera bien  
 pis.

PRESSANT.

*Air : Aucun Pasteur.*

Quand la bravoure au ton railleur est jointe ;  
 On peut risquer quelquefois ce ton-là.  
 Je vous crois fort aussi sur cet article-là ;  
 Vous me narguez sans raison, & voilà  
 Pour jouer à la pointe.

Si comme l'un vous avez l'autre en main ;  
 Vous ferez sur le champ la moitié du chemin.

*Il met son chapeau.*

PLAISANTIN.

Bon, ce chemin est tout fait : est-ce que vous ne voyez pas ?

PRESSANT *tirant l'épée.*Air : *Non je ne ferai pas.*

Encore ! ah ! pour le coup , je m'en vais vous apprendre  
A qui vous vous jouez. Songez à vous défendre.

PLAISANTIN.

Oh ! c'est ainsi que vous plaisantez, vous ?

PRESSANT.

Oui, voilà comment je badine avec les gens de  
votre sorte.

PLAISANTIN.

Et moi je n'aime pas ces badineries-là : on peut  
se blesser, & puis vous sçavez que les jeux de  
mains. . . .

Air : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Laiïsons cela.

PRESSANT.

Vous avez peur ?

PLAISANTIN.

Bon, pourquoi mesurer nos lames ?

La vôtre est fort belle.

PRESSANT.

Pour confondre un mauvais railleur ;

Voilà la plume aux Epigrammes.

PLAISANTIN.

Mauvais genre ; donnez plutôt dans le Madrigal.

PRESSANT.

Je ne vous écoute plus.

PLAISANTIN.

Vous avez mis votre chapeau ; vous allez gâter  
votre perruque.

PRESSANT.

Défendez-vous, vous dis-je.

PLAISANTIN *mettant brusquement l'épée  
à la main.*Air : *L'autre nuit j'apperçus en songe.*

Ah ! vous prétendez donc m'abattre ?

*Le Mauvais Plaisant ,*

Non , non , Monsieur le fanfaron ;  
 Vous croyez trouver un poltron ,  
 Allons ; mais avant de nous battre ,  
 Quel sujet vous a courroucé ?

PRESSANT :

De vos propos je suis blessé.

PLAISANTIN.

Vous êtes blessé ?

PRESSANT.

Oui , je suis blessé.

PLAISANTIN.

Hé bien , je vais vous chercher du secours. Attendez-moi.

*Il se sauve.*

S C E N E X.

PRESSANT , LEANDRE.

PRESSANT.

**J**E m'en suis douté. Ah ! si celui-ci est le second tome de l'autre , malheur à lui , il payera pour deux.

LEANDRE.

*Air ; Jupin dès le matin.*

J'accours avec ardeur.

PRESSANT.

Abrégeons , Monsieur.

LEANDRE.

D'où vient cette fureur ?

Mais au moins , permettez-moi...

PRESSANT.

Je suis las , ma foi.

LEANDRE.

Mais sçachez...

PRESSANT.

Voyons , quoi ?

LEANDRE.

*Opéra-Comique.*

LEANDRE.

Vous avez attendu ?  
PRESSANT.

Morbleu , sçais-tu  
Qu'avec moi les plaisans  
Perdent leur tems ?

LEANDRE.

Quelle férocité !  
En vérité ,  
Est-ce là le ton de l'humanité ?  
Nous aurez votre argent  
Dans le moment.

PRESSANT.

Ah ! Monsieur , excusez ;  
Vous m'appaîsez ;  
Les gens bien nés

Se font connoître aux traits que vous en donnez.

Mais , parbleu , le faquin qui sort d'ici m'a si mal  
prévenu.

LEANDRE.

Eh ! Monsieur , doit-on peser tous les hommes  
au poids du mépris que quelqu'un vous inspire ?

*Air : Pour la Baronne.*

Chez le Notaire ,  
Monsieur , suivez-moi promptement.  
PRESSANT.

Sur-tout point de mauvaise affaire.

LEANDRE.

Non , votre somme vous attend  
Chez le Notaire.

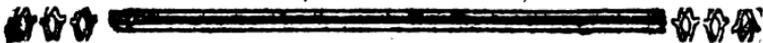
PRESSANT.

Si l'estime la plus forte peut réparer ma méprise.

LEANDRE.

C'est toute la satisfaction que je vous demande.

*Ils sortent.*



SCENE XI.

GROSSEL, PLAISANTIN.

GROSSEL.

AH! ah! ah! cela est plaisant, vous avez commencé par ferrailer ?

PLAISANTIN.

Oui, comme il étoit mal sous la plaisanterie, j'ai voulu voir s'il seroit un peu mieux sous les armes.

GROSSEL.

Dis-moi donc quelque particularité.

PLAISANTIN.

Air : *Mais comment, ses yeux sont humides.*

Nous nous mettons tous deux en garde,

Chacun d'un air fier se regarde

Avec un œil étincelant.

Craiate qu'un coup fourré ne parte,

Je lui fais un appel de quarte,

Il pare au cercle en reculant ;

Et comme je vois qu'il est lent,

Crac, je lui ferre la mesure,

Et d'une botte presque sûre,

Je vous le touche à fleur de peau :

Alors renfonçant son chapeau,

C'est sur la tierce qu'il se fonde ;

Je pare, & tombe de seconde ;

Il rompt, s'éloigne, & dit, Monsieur ;

Je suis bien votre serviteur.

GROSSEL.

Cela vouloit bien dire qu'il en avoit assez.

PLAISANTIN.

Oh! je t'en réponds.

GROSSEL.

Je suis cependant fort aise que cela n'ait pas été plus loin : & mon affaire ?

PLAISANTIN.

Morbleu , reste tranquille. Tu devrois un lion , que cela me feroit égal.

GROSSEL.

Air : *Entre l'amour & la raison.*

Mais as-tu terminé ?

PLAISANTIN.

Parbleu ,

Je m'en suis même fait un jeu :

Crois-tu que cela m'embarasse ?

Non ; je n'en prends aucun souci.

GROSSEL.

Sur toi seul je comptois aussi ;

Permits , mon cher , que je t'embrasse.

PLAISANTIN.

Finissez donc , petit badin , vous allez faire tomber mon rouge.

GROSSEL.

Il fait les choses avec autant de grace qu'il les dit.

PLAISANTIN.

C'est un agrément de famille.

GROSSEL.

Ah ! ah ! ah ! tu ferois rire des pierres ; viens , je vais faire à ma nièce une donation de tout mon bien , à condition qu'elle t'épousera.

PLAISANTIN.

Cela n'est pas de refus. Les voici , ne leur en disons rien , pour les surprendre agréablement.

**S C E N E X I I .****GROSSEL, SOPHIE, CEPHISE,  
PLAISANTIN.****GROSSEL.***Air : Quand on parle de Lucifer.***L'**Homme qui me' cherchoit tantôt  
M'a fait une peur affreuse ;  
Mais tout s'est passé comme il faut.**SOPHIE:**J'en suis vraiment bien joyeuse ;  
Mais sçachons...**GROSSEL:**

Sçachez que c'est un défaut

D'être à contretems curieuse.

- Nous allons travailler à faire ton bonheur.

**PLAISANTIN.**Ce sera de la besogne bien faite ; car j'y entrerai  
pour quelque chose.**S C E N E X I I I .****GROSSEL, SOPHIE, CEPHISE,  
PLAISANTIN, LEANDRE.****GROSSEL.****C**omment, encore votre Léandre ?**CEPHISE.**

Vous voyez.

**GROSSEL.**Hé bien, je le laisse encore un moment par grace,  
pour recevoir son congé, (à Plaisantin.) Allons,  
viens, viens,

Allons, allons, sans adieu, porte-feuille de mes  
désirs. Oh ! la petite Coquette à moi.

*Ils sortent.*

---

S C E N E X I V.

LEANDRE, SOPHIE, CEPHISE.

LEANDRE.

*Air : Hélas ! Maman, pardonnez, &c.*

**J**E suis perdu, tout à mes vœux s'oppose :  
A l'épouser il va donc vous forcer.

SOPHIE.

Ah ! de ma main si mon cœur seul dispose,  
Entre vous deux je sçaurai prononcer.

LEANDRE.

Dois-je espérer ? Qui, moi ! non, non, je n'ose.

SOPHIE.

Osez, Monsieur, tout doit vous l'annoncer.

CEPHISE.

Ma fille n'a paru balancer que pour vous éprouver,  
& contraindre un peu votre défiance. Sçachez  
d'ailleurs qu'elle n'hésiteroit point à vous préférer,  
quand même son oncle la priveroit de ses biens en  
faveur de votre mariage ; j'en ai raisonnablement,  
vous en avez aussi.

LEANDRE.

Quel charme pour mon cœur !

SOPHIE.

*Air : Menuet de Charrier.*

Doutez-vous encore ?

LEANDRE.

Ah ! je vous adore.

Me pardonnez-vous

Les transports d'un cœur trop jaloux ?

*Le Mauvais Plaisant ;*

SOPHIE.

L'amour qui couronne,  
Aisément pardonne.

LEANDRE.

Je lis dans votre cœur  
L'aurore du bonheur.

SOPHIE.

Que par cet aveu  
Votre feu

N'en soit pas moins fidelle ;

La certitude détruit

Ce que l'espoir produit.

Hélas ! plus l'amour séduit ;

Plus il s'évanouit :

Tel , au jour qui nous luit ,

Succède la nuit.

LEANDRE.

Si vous étiez moins belle ;

Si les sentimens

N'étoient pas les garans

Du plus sincere Amant ,

J'implorerois le serment.

SOPHIE.

Plus de craintes ,

Plus de plaintes.

Léandre , vous m'aimez ?

LEANDRE.

Rien au monde n'est capable d'altérer les senti-  
mens que j'ai pour vous.

## S C E N E X V.

LEANDRE , SOPHIE , CEPHISE ,  
PLAISANTIN , GROSSEL.

PLAISANTIN.

Nous sommes expéditifs , comme vous voyez.

GROSSEL.

Air : Ça , ça , que je mette , et  
Ça , que l'on m'acquitte ,

Ma nièce , au plus vite ,

Çà que l'on m'acquitté

De ce que je dois.

Celui que tu vois

Est charmant , ma petite ;

Çà , que l'on m'acquitte

De ce que je dois.

Il faut l'épouser , c'est le plus brave & le plus  
généreux des amis.

SOPHIE.

Mon cher oncle , je le voudrois par amour pour  
vos intérêts.

Air : *Que j'estime , mon cher voisin.*

Mais s'il faut former ce lien ,

Comme un billet payable ,

Mon oncle , vous pourriez fort bien

Devenir insolvable.

GROSSEL.

Qu'est-ce à dire ? Tête-bleu , Madame ma sœur ,  
voilà le fruit de vos conseils.

CEPHISE.

Hé ! mon Dieu , parlons sans humeur ; elle n'a  
suivi que son inclination.

GROSSEL à Céphise.

Air : *G'est l'ouvrage d'un moment.*

Vous en tenez-vous à Léandre ?

Est-ce lui que vous choisissez ?

Ce silence m'en dit assez ,

C'est ce que je voulois apprendre.

Comment donc , vous rougissez ?

SOPHIE.

J'en suis bien éloignée , je vous assure.

GROSSEL *ironiquement.*

Ah ! vraiment , est-ce qu'une fille bien née rou-  
git jamais ?

PLAISANTIN.

Ah ! c'est qu'elle tient de Madame sa mère.

LEANDRE.

Avec vos leçons on est bientôt aguerrie.

Je crois que tu fais le beau rieur, toi ?

LEANDRE.

Moi, Monsieur, je ne cherche point à vous dés-  
plaire.

GROSSEL.

Non, on trouve cela tout fait chez toi.

LEANDRE *riant*.

C'est un malheur pour moi.

PLAISANTIN.

Il a le chagrin tout-a-fait gai.

GROSSEL.

Allons, la Belle décidez ; mais prenez bien garde  
de me mécontenter.

PLAISANTIN.

Allons, écoute, & reçois ta condamnation d'un  
air philosophique.

LEANDRE.

Volontiers.

SOPHIE.

Air : *La Bergere*.

Chacun de vous est fort rare ;  
Mais tous deux différemment ;  
Pour peu que l'on vous compare ;  
Chacun de vous est Amant.  
L'un est l'Amant le plus tendre,  
Et l'autre le Roi des fous.

*A Plaisantin.*

Vous m'amusez pour Léandre ;  
Léandre me plaît pour vous.

GROSSEL.

Oui-dà !

SOPHIE.

Oui, mon cher oncle, & je lui donne ma main.

GROSSEL.

Ma sœur, vous me payerez cela, & sans tarder.

CEPHISE.

A votre aise.

GROSSEL.

*Opéra-Comique.*

GROSSEL.

Air : *De tous les Capucins!*

Dans la forme la plus exacte,  
Je vais faire dresser un acte :  
Oui, je lui donne tous mes biens ;  
J'en ai fait exprès le modèle :  
On n'a jamais pis que des siens ;  
J'en suis fâché pour vous, la Belle!

LEANDRE.

Comme je jouis de la plus grande félicité, vous pouvez, Monsieur, achever de couronner le mérite d'un ami si justement cher, par le montant de votre obligation, que j'ai retirée des mains de votre créancier, dans la seule vue d'obliger personnellement un honnête homme.

GROSSEL.

Comment, comment !

PLAISANTIN.

Et laisse, laisse, je te rembourserai petit à petit sur ta donation. Je suis fait pour te tirer toujours d'embaras, comme tu vois.

CEPHISE.

Doucement, Monsieur.

GROSSEL.

Quoi ! vous nous en faisiez mystère ?

LEANDRE.

Avant que de vous en instruire, j'aspirois à vous plaire.

GROSSEL à *Plaisantin.*

Air : *De l'horoscope accompli.*

Ah ! ceci change bien la thèse.  
Je croyois devoir à vos soins  
Un argent qui me met à l'aïse,  
C'est lui qui prévient mes besoins ;  
Je veux que, par reconnoissance,  
Ma nièce soit sa récompense,  
Et je prétends dès aujourd'hui  
Faire un neveu d'un bon ami.

F

*Le Mauvais Plaisant ,**Air ; Bouchez , Nayades.**à Léandre.*

J'ouvre les yeux , mon cher Léandre ,  
 Ce noble trait me fait comprendre  
 Que l'esprit ne consiste pas  
 Dans la fade plaisanterie ,  
 Mais à tirer d'un mauvais pas  
 Un ami sans qu'il nous en prie.

LEANDRE.

Si j'épouse ce que j'aime , si j'obtiens votre estime , je suis trop payé du petit service que je vous ai rendu.

PLAISANTIN.

Oh ! je n'aime pas le service , moi , c'est un métier trop dangereux.

LEANDRE.

*Air : Tu croyois en aimant Colette.*

Les bons mots , les pointes usées  
 Pour moi n'ont aucun agrément ;  
 Sans courir après les pensées ,  
 Je me pique de sentiment.

PLAISANTIN.

Voilà ce qu'on appelle un homme tout rond.

CEPHISE.

Pour me servir de votre stîle , Monsieur Plaisantin , vous n'êtes pas rond , vous , car vous me paraissez bien plat.

*GROSSEL à Léandre.*

Mais de grace , Monsieur , que je sçache comment vous avez retiré mon billet des mains de M. Pressant.

LEANDRE.

Je vous en instruirai plus à loisir.

PLAISANTIN.

Apparemment que Monsieur lui aura écrit un billet doux.

GROSSEL.

Que voulez-vous dire ?

## PLAISANTIN.

Un billet doux, c'est-à-dire, un billet payable au porteur, ou une bonne lettre de change; car le sieur Pressant me paroît un homme passionné pour les Belles-Lettres, & qui n'aime pas les pointes.

*Il montre son épée.*

## SCÈNE DERNIÈRE.

LEANDRE, SOPHIE, CEPHISE,  
PLAISANTIN, GROSSEL, PRESSANT.

PRESSANT à Grosfel.

Monsieur, je viens vous faire mes excuses; la nécessité où je me trouvois moi-même, m'a contraint de vous presser, & je n'ai plus été maître de mon emportement, quand j'ai vu qu'au lieu de bonnes raisons, je ne recevois que des turlupinades de la part d'un drôle... Ah! le voici (à Plaisantin.) Apprenez, mon ami, que sans le respect que je dois à la compagnie, je vous traiterois comme le mérite un mauvais plaisant & un lâche; mais tenez-vous pour deshonoré.

PLAISANTIN.

Cet affront méritoit un bon coup d'épée au travers du corps; & sans le respect pour la compagnie, qui me retient... Mais tenez-vous pour tué.

*Il sort.*

SOPHIE riant.

à Plaisantin, qui s'en va.

Adieu donc, Dame Françoisse;

Pour qui j'ai tant soupiré.

GROSSEL.

C'est lui faire trop d'honneur que de nous occuper de lui davantage. (à Pressant.) Vous venez à

44 *Le Mauvais Plaisant* ;  
propos pour être témoin d'un événement qui nous  
intéresse tous. (*montrant Léandre.*) Vous connois-  
sez Monsieur ?

PRESSANT.

Et vous devez le connoître aussi , par ce qu'il  
vient de faire pour vous.

GROSSEL.

Je lui donne ma nièce & tout mon bien.

PRESSANT.

*Air : Tout consiste dans la maniere.*  
De bon cœur je vous félicite  
D'un choix qui vous fait tant d'honneur.

CEPHISE.

Vous couronnez le vrai mérite.

LEANDRE.

Vous assurez tout mon bonheur.

CEPHISE.

Il faut qu'un bon mot fasse rire

Le bon goût ;

C'est la maniere de le dire ;

Qui dit tout.

F I N.

